

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1902

Discours prononcé par M. Jules WOGUE, Professeur de Troisième classique

Mes chers Amis,

Je voudrais, dans cette brève causerie, défendre la littérature contre un préjugé fort répandu. Il n'y a rien qui ait la vie plus dure qu'un préjugé, et qui soit plus malaisé à détruire. Enfant du hasard, de l'aveuglement ou du caprice, il se propage on ne sait comment, et se trouve un beau jour, on ne sait pourquoi, dominateur de l'opinion publique. L'erreur séculaire s'empare des âmes ignorantes. Comme le flambeau des coureurs antiques, mais un flambeau éteint, elle passe d'une génération à l'autre, et ainsi, à la faveur de la tradition, elle continue tranquillement sa longue existence tant elle plaît à ceux qui l'adoptent, c'est-à-dire aux fanatiques et aux sots.

Il n'est guère possible de discuter avec la sottise, mais on peut au moins essayer de faire entendre raison aux fanatismes, surtout qu'il y en a, sinon d'inoffensifs, au moins de respectables. Les ennemis de la littérature, entre autres, ne sont nullement à dédaigner ; pour la plupart, ce sont des adorateurs indiscrets de la science ; quand ils la comparent avec la littérature, ils jugent celle-ci verbeuse, peu précise, et lui font grief de tenir école de phraséologie.

Le reproche est bien vieux, ce qui ne le rend pas plus justifié. Quand même la littérature se confondrait avec la phraséologie, elle aurait encore droit à une certaine estime. L'habileté dans l'assemblage des mots, dans la formation des phrases harmonieuses n'est pas absolument négligeable. La littérature est un art, et, comme tel, a besoin d'un moyen d'expression qu'elle trouve dans la parole. Le sculpteur emploie le marbre et le bronze ; le peintre emploie la toile et les couleurs ; avec une plume, de l'encre et du papier, qui sont à la portée de tout le monde, et avec des mots qui appartiennent à tous, le littérateur réalise ou essaie de réaliser la beauté. A cette forme banale, usuelle et courante, il imprime sa marque propre en lui communiquant une grâce, ou une fermeté, ou une profondeur, qui lui font une distinction ; dans le langage commun, il se taille un style personnel et à cela on reconnaît l'écrivain.

Mais la littérature diffère des autres arts en ce que les autres arts peuvent vivre par la seule beauté de leur forme, et qu'il est interdit à la littérature de se contenter de la perfection plastique, ou de lui accorder le premier rang. Sa dignité essentielle est ce qui fait la dignité de l'homme, la pensée, vigoureuse, logique et indépendante. On peut éprouver l'amour de la sculpture, l'amour de la peinture, l'amour de la musique, parce qu'on a des yeux et des oreilles, parce que les yeux sont ravis par la pureté des lignes ou par des jeux de lumière imprévus, parce que les oreilles sont délicieusement charmées par la mélodie enivrante ; mais les très

belles idées, les très nobles sentiments que ces plaisirs sensuels ont pour mission de nous inspirer, ne pénètrent dans nos esprits ou dans nos cœurs que par voie de suggestion ; nous ajoutons toujours un peu de nous-mêmes aux intentions de l'artiste que nous admirons. Emporté par son enthousiasme, le mélomane attribue au musicien, qui est son dieu, des magnificences auxquelles, probablement, il n'avait jamais songé. A l'égard de la littérature, cette bienveillante méprise n'est guère possible ; sa forme est si loyale et si évidente qu'elle défie l'illusion ; quelque déclamateur que soit un écrivain, il est obligé de se servir de mots, et, si peu d'importance qu'il attache à sa pensée, il est obligé de rendre par ces mots des conceptions dont il est responsable devant ses lecteurs. Donc on n'a pas, on ne peut pas avoir le sentiment de la littérature, ni par conséquent l'esprit littéraire, si on ne possède pas une justesse de discernement qui nous permette de voir clair dans les productions de notre intelligence, et une sûreté de goût qui nous permette d'approprier l'expression à l'impression, la forme au fond et le mot à l'idée.

Le résultat auquel on arrive par cette voie, c'est la précision qui ne se confond pas avec le talent, mais qui a cet avantage qu'elle est accessible à tout le monde, et qu'elle est capable, à elle seule, de vivifier un livre sans la collaboration du génie, alors que le génie, sans elle, ne saurait aboutir à la plénitude de son développement. J'en conclus que ma précision est, dans la littérature comme dans la science, - autant que dans la science - une qualité indispensable, et j'irai même plus loin : parmi nos exercices scolaires, ceux qui demandent à l'esprit le plus de maturité et d'initiative, ce ne sont pas ceux qui ressortissent aux mathématiques et à la physique, ce sont ceux qui dépendent de la littérature, spécialement ce travail de la composition française à laquelle on ne rend pas toujours une justice suffisante. Imagine-t-on bien en effet ce qu'elle représente, quand elle est réussie, d'efforts, de persévérance et de jugement ? Découvrir des idées qui conviennent à un sujet, choisir entre celles qui s'offrent à l'esprit, les relier entre elles, les distribuer en paragraphes distincts, les exprimer sans emphase et sans insuffisance, tout cela n'est pas une tâche commode pour un esprit de douze à quinze ans, et l'élève a le droit d'être fier, quand il a mis sur pied un ensemble dont les différentes parties se tiennent et s'harmonisent. Cet apprenti de la littérature est déjà un bon ouvrier, et il construit, dans la mesure de ses moyens, une petite œuvre d'art.

La science, au contraire, ne demande aux débutants que de la comprendre et elle ne leur demande pas de créer ; ce qui n'implique nullement qu'elle soit inférieure à la littérature. Ce classement serait arbitraire et absurde. Il est même fort dangereux de contester l'action de la science : cela porte malheur, encore plus sûrement que de dire du mal de Nicolas Boileau. Dans la lutte qu'elle paraît soutenir avec la science pour l'hégémonie intellectuelle, la littérature a si peu d'animosité contre sa rivale que, plus d'une fois, elle lui a emprunté ses méthodes et en a reflété jusqu'aux variations. Pour en donner une preuve significative, la critique, un des plus remarquables parmi les genres littéraires, un de ceux où le siècle précédent a le mieux affirmé sa valeur, n'aura été que l'humble servante de la biologie, et elle aura tiré de cette heureuse subordination le meilleur de sa gloire et le plus pur de son éclat. Non pas que, toujours et partout, elle ait compris ses intérêts. Il y a eu, il y a encore une espèce de critique qui se réduit essentiellement à l'extase indicible et qui, volontiers, admire « comme une bête ». Cette critique est une espèce de superstition et ne compte pas. La critique sérieuse remplace le point d'exclamation par le point d'interrogation, se demande le pourquoi de la beauté, et consiste, avant tout, dans une recherche des causes.

De là provient la sympathie instinctive qui a rapproché des sciences naturelles les critiques du XIX^{ème} siècle. Relisez Sainte-Beuve : avec d'innombrables monographies d'une intense pénétration, il rêve de grouper les observations de détail, de distinguer par familles, par espèces, les individus éminents, et de fournir les matériaux à l'histoire naturelle des esprits. Une génération s'écoule, et M. Taine met à profit les progrès scientifiques, et montre que, comme les différentes parties d'un organisme vivant sont entre elles dans un rapport de corrélation nécessaire, de même, à une époque déterminée, il y a corrélation nécessaire entre toutes les parties d'une même civilisation ; il étudie comment les données de la race, du milieu, du moment forment un artiste, et essaie de déterminer avec rigueur les éléments constitutifs d'une personnalité exceptionnelle. Une génération s'écoule encore, et voici plus près de nous M. Brunetière, qui à son tour utilise la conception de Darwin et de Hœckel, et reprend l'exposé de la littérature en décrivant l'évolution des différents genres, des conditions qui président à leur naissance, à leur splendeur, à leur déclin, à leur mort, à leurs métamorphoses. Ainsi notre littérature critique s'avance par étapes, et ces étapes ne sont autres que celles de la biologie, et chacune des vues successives qui projettent une lumière plus éclatante sur la nature, nous permet de mieux comprendre les âmes illustres du passé.

Nos grands critiques ont donc été, à leur façon, de grands naturalistes, et, ce qui s'applique à la littérature critique, s'applique également à la littérature inventive, si on l'envisage dans ses lignes générales. A travers les polémiques des minuscules cénacles, à travers les manifestations des jeunes écoles, il n'est guère douteux que nous n'aspirions sans cesse à plus de vérité ou, tout au moins, à plus de vraisemblance. Nous ne contentons plus de ce qui charmait nos pères ; nous demandons une représentation des choses et des êtres d'une exactitude plus fine et plus méticuleuse. On admet plus difficilement qu'une idée se présente sans être accompagnée de sa démonstration ; soit que la logique pure fournisse cette preuve, soit qu'elle dérive des faits, des documents et de l'expérience. Si réfractaires que paraissent quelques-uns aux tendances contemporaines, tous nous contractons bon gré mal gré des habitudes d'esprits qui nous rendent exigeants. Nous sommes enclins à régler jusqu'aux fantaisies, jusqu'aux caprices de l'imagination ; la science nous régit, nous maîtrise et impose sa forte discipline à ses détracteurs comme à ses partisans.

Mais si la science est beaucoup, elle n'est pas tout. Il n'est ni possible ni désirable qu'elle envahisse l'homme tout entier. Il ne faut pas croire que les savants expliquent l'intégralité des problèmes et qu'en dehors de leurs méthodes il ne règne que confusion et anarchie. L'homme, sous peine de déchéance, ne doit pas perdre le sens du mystère, et même cette croyance au mystère profite à l'avancement des sciences, puisqu'elle suppose qu'après les découvertes déjà effectuées il restera toujours quelque chose à découvrir, et que le champ des inventions futures est infini comme notre ignorance. La littérature prend ici sa revanche sur la science et lui fournit presque autant qu'elle reçoit d'elle. Comment, en effet, la science progresse-t-elle, sinon grâce à l'hypothèse, à l'hypothèse ingénieuse et suggestive, qui est reconnue, après un contrôle méthodique, comme une loi de la nature, et l'hypothèse est-elle différente de la fiction, et la fiction n'est-elle pas l'essence de la poésie ? A cet égard, on peut soutenir que les grands savants ont été, à leur façon, de grands poètes, et qu'il y a, - s'il est permis de comparer des travaux si différents, - autant de majesté dans le merveilleux aperçu de la gravitation universelle que dans la simplicité inimitable de l'*Iliade* ou dans les fanfares éclatantes de la *Légende des Siècles*.

La littérature fournit encore à la science un appoint important par cette forme limpide, en laquelle nous voyions tout à l'heure un de ses principaux mérites, et à travers laquelle, comme à travers un pur cristal, transparaissent aux regards de l'intelligence des hypothèses contrôlées. L'art des mots est indispensable aux savants, aux vrais savants, à ceux qui découvrent ; il est la condition obligatoire de la diffusion de leurs théories et du succès de leur apostolat. Ceux parmi les savants qui écrivent mal, et il y en a, n'exercent jamais par leurs livres d'influence profonde sur le public ; leur propagande se limite au cercle étroit des muséums ou des laboratoires, et ils doivent se résigner à ne jamais connaître la joie exquise d'être compris et admirés directement par la foule. Leurs idées peuvent se répandre, mais ce ne sont pas eux qui en auront été les vulgarisateurs. Les plus populaires parmi les savants, ceux dont les ouvrages ont été lus par d'autres que par des techniciens, sont ceux qui par un enviable privilège ont uni le don d'écrire à la puissance d'inventer.

Rien n'est donc plus faux que de croire, - et j'y insiste, car c'est une opinion qui fut longtemps scolaire, - que l'on soit déshonoré si on expose la démonstration d'un théorème en un français correct, et que l'impropriété du langage soit un symptôme de l'aptitude scientifique. On trouverait, au contraire, un assez grand nombre de savants dont la littérature a été fort goûtée. Il serait, sans doute, plus difficile de citer beaucoup de littérateurs qui, de nos jours, aient réussi dans les sciences ; mais cette différence est tout à l'honneur des savants, puisqu'elle semble témoigner qu'il est plus aisé d'aborder la littérature quand on est savant, que d'aborder la science quand on est un littérateur.

En somme, mes chers amis, je voudrais avoir réussi à vous convaincre de l'idée suivante : l'esprit littéraire et l'esprit scientifique ne sont pas séparés par des limites infranchissables ; chacun d'eux est incomplet par lui-même, ils se complètent l'un par l'autre, et l'idéal serait qu'ils se confondissent pleinement. Ils se sont différenciés à mesure que la science se développait, qu'elle comportait des applications plus nombreuses et plus délicates ; elle obéissait à une loi nécessaire : la division du travail qui entraîne la spécialisation, si profitable, si bienfaisante, mais par certains côtés si fâcheuse ; profitable, parce que, grâce à elle, on approfondit mieux les questions particulières ; fâcheuse, parce que, par sa faute, on risque d'oublier la solidarité des connaissances et les rapports des choses.

Il convient donc de se spécialiser, mais non pas à l'excès ; tâchons de ne pas limiter outre-mesure notre horizon intellectuel. Les hommes de jadis étaient un peu des touche-à-tout, ce qui n'affaiblissait pas leur valeur. Voltaire, au moment où il composait le *Siècle de Louis XIV*, s'intéressait en même temps aux mathématiques et à l'astronomie. Inversement, Buffon – notre patron laïque, - se délassait de ses recherches scientifiques en méditant un *Discours sur le style*, qui n'est pas son meilleur livre, mais qui atteste la souplesse de sa pensée. Voilà de nobles exemples. Si le dernier mot de la sagesse est de cultiver son jardin comme Candide, n'oublions pas que Candide avait beaucoup voyagé avant d'en venir à cette philosophie tranquille, qu'il avait pu beaucoup voir et beaucoup comparer.

Sans aller jusqu'au dilettantisme de ce négociant légendaire qui faisait, de prédilection, ce qui ne concernait pas son métier, ne nous confinions pas dans les bornes toujours restreintes de nos occupations journalières. En dehors de nos préférences, ayons de larges et sympathiques curiosités. Nous aurons ainsi quelque chance d'acquérir une certaine hauteur de jugement. Dans notre société actuelle, si troublée qu'elle paraisse, les modèles ne manquent pas de

cette impartialité sereine. Vous en avez un sous les yeux aujourd'hui même, dans la personne de l'éminent soldat qui a bien voulu accepter la présidence de cette fête de famille, et qui concilie le patriotisme le plus ardent avec la tolérance la plus éclairée : M. le général Pendezec, chef d'état-major général de l'armée française. Sa présence, ici, est pour nous tous, administrateurs, maîtres et élèves, un très grand honneur, dont je lui exprime, au nom de notre cher lycée, nos respectueux remerciements.

Jules WOGUE

(1863-1939)

Ancien élève de l'Ecole normale supérieure

Agrégé de lettres (1885)

Professeur à Buffon000000 (de 1901-1902 à 1925-1926)